

Jean-Marie SICILAS

Nouvelle de :
mes fesses !

(En trois actes médicaux)

°Texte déposé N°1400122976337

Avertissement

*Même s'il s'agit ici de l'histoire d'un cul
(en quelque sorte), ce récit un peu
romancé n'a rien à voir avec le*

village Montcuq, visité en profondeur par le comédien et humoriste Daniel Prévost, pour « le petit rapporteur » du temps de Jacques Martin et son équipe, dans ses émissions télévisées Loufoques !

Après mon précédent roman « La Grosse Merde ! », portant sur un éventuel accident nucléaire à la centrale de Nogent-sur-Seine, j'écris cette nouvelle (de mes fesses) pour témoigner de faits vécus (et donc véculs aussi) :

Acte 1

Pré-opératoire

En « effesses », souffrant depuis plusieurs années d'un furoncle-fessier persistant au point de me gratter à en avoir ainsi percé le derrière de plusieurs de mes pantalons, y compris des jeans et avant-même la mode de les porter déjà troués, j'ai dû consulter récemment (en été 2014) les urgences d'une clinique locale: Malgré un accueil téléphonique préalable et plutôt « pète-sec » pour un établissement privé, mais néanmoins en concordance avec mon arrière-train alors bien enflammé, j'arrive donc au service où une jeune et charmante hôtesse m'invite à m'asseoir en salle d'attente, puisque je ne suis pas encore à l'article de la mort. Evidemment, je ne peux alors que rester debout, avec mon fessier rouge comme celui, naturellement d'un macaque!

Bizarrement, la salle d'attente de ces urgences est clairsemée, contrairement à celles des hôpitaux et j'en déduis que c'est dû aux congés d'été, quoi que ?

Puis, une autre voix féminine me nomme au bout de cinq minutes et m'invite à la suivre : « Je me présente, Docteur « Machine » et je vais vous ausculter ! » Et en cinq autres minutes seulement, son verdict tombe : « Vous ne mangez ni ne buvez quoi que ce soit jusqu'à quatorze heures et revenez ici pour que le chirurgien puisse vous ausculter aussi avant l'opération » !

- De quelle opération s'agit-il, Docteur ?

- Vous souffrez de (deci-deçà et en plus du tralala...) et j'ai fait dix ans d'études pour le savoir !
- Docteur, je ne remets pas en cause votre savoir, mais expliquez-moi !
- Quand vous en saurez autant que moi, revenez me voir !
- Bien, je reviens à quatorze heures, merci Docteur.

Evidemment, cet entretien ne m'est pas très convainquant et encore moins sécurisant, quand je me remémore alors la vision de ses yeux masqués par des lentilles, comme un second regard que je perçois où l'hypocrisie semble remplacer la franchise, pour mon cas somme-toute bien banal, mais aussi presque anal, compte-tenu de la proximité de ma plaie...

D'autant que j'ai visité un ami en cette clinique privée, ressortit alors les « pieds-devant » quinze jours plus tard que son admission, mais pour un cancer du côlon il y a quelques années (paix en ton âme « Dédé ») !

Aussi, contrairement au protocole médical, je m'octroie un « 10Z » (2 doses de Pastis 51), en attendant que ma compagne heureusement infirmière revienne à l'heure du déjeuner. Le « mal » étant ainsi fait (puisque je ne devais ni boire, ni manger) ; elle me conseille alors de consulter d'abord mon médecin-traitant, car il ne lui semble pas aussi, y avoir urgence absolue. Ainsi, nous déjeunons donc tranquillement, tout en regardant les actualités télévisées portant sur des

événements évidemment plus graves que l'état de mon postérieur...

Néanmoins, je souhaite avoir la version du chirurgien et retourne donc à la clinique aux quatorze heures convenues, en serrant mes fesses qui supportent de plus en plus mal ces aller-retours sous le soleil d'été qui les surchauffe. Heureusement, ces congés d'été me sont propices, car la Doctoresse du matin me récupère dès mon arrivée en m'invitant à me déshabiller ici, le temps que le chirurgien vienne m'y consulter. Portable en mains il arrive donc au pas de course et m'ordonne de me positionner à califourchon sur le lit modulable prévu à ces effesses, alors dans ma tête : j'estime que cela commence mal !

Heureusement encore, rien de désagréable ne se passe, jusqu'à ce qu'il m'interroge quant à ma confirmation d'être bien à jeun :

- C'est-à-dire que j'en ai parlé à ma compagne infirmière à midi et elle m'a conseillé de consulter d'abord mon médecin-trait...
- Vous avez donc déjà mangé ?
- Bien sûr, le temps d'en discuter !
- Un repas complet ?
- Oui, avec un quart de vin rouge.

Evidemment, le Docteur est alors très encolère, mais me propose de revenir ce soir et à jeun ! Perplexe, je lui réponds que je préfère ne pas être opéré « à chaud », puisque je ne suis pas en danger ; comme chez le dentiste quoi !

- Vous n'êtes pas chez le dentiste ici !
Réplique alors la Doctoresse de mes fesses.

Entre-temps, la réceptionniste rapplique aussi, suivie d'une aide-soignante et peut-être même d'une femme de ménage (d'après les tenues) et la porte grande ouverte donne alors une vue panoramique depuis la salle d'attente !

- Bien, excusez-moi de ne pas avoir respecté les consignes de ce matin.
- Rhabillez-vous et demandez les disponibilités de mes confrères, à l'accueil, j'ai assez perdu de temps avec vous !

En fait, il ne s'est pas passé plus de dix minutes, avant qu'il n'amente ainsi une partie de l'étage, venue y voir

publiquement mes fesses de plus près. Sauf qu'il ne sait pas que j'ai déjeuné exprès, pour ne pas être opéré ainsi aux forceps, sans en connaître les conséquences avant !

Grâce à mon cul de Macaque, ce n'est donc pas au vieuxsinge-retraité, que l'on va apprendre la grimace ! Aussi, je me refroque avant-même de pouvoir être inculpé ainsi « d'attentat à la pudeur » et rejoins donc l'accueil pour y signer ma permission de sortie, contre facture au frais de la « Sécul ». Mais comme il s'agit ici de mes fesses, Je veille aussi à ce que personne n'ait profité de cette exhibition forcée, pour prendre en photo mon orifice avec un portable et le diffuser ensuite sur « Fessebook »...

Après ces quelques formalités administratives de rejet, enquelque-sortes, je sors donc au plus vite de cet établissement, non sans serrer les fesses qui bouillonnent encore, tout en essayant d'y maintenir une sorte de courant d'air (grâce aux pets), afin de me ventiler, faute d'avoir été soigné ! Finalement, c'est en haut de ma rue du Monument (14/18), où je me traîne tel un poilu blessé (mais pas au front), que j'entrevois enfin l'enseigne de ma pharmacie locale, qui clignote :

« Vous désirez quoi ? »

- Une pommade pour soigner mon furoncle-fessier, en attendant l'opération.
- Voici un tube de pénicilline adapté à votre cas.
- Sans ordonnance ?

- Non, mais ne tardez pas à consulter votre médecin traitant; quant à une intervention chirurgicale, il y aura des mèches ensuite !
- Ce sont quoi, ces mèches ?
- Des pansements quotidiens et pendant plusieurs semaines...
- Merci, je vous dois ?

Enfin arrivé à domicile à proximité, je peux donc commencer à m'auto-soigner, non sans devoir utiliser un petit miroir de salle-de-bains, pour étaler la pommade au bon endroit, faute de troisième œil par-là...

Puis, je prends donc rendez-vous avec mon médecin-traitant, mais pour la semaine prochaine seulement. En attendant, l'inflammation dégonfle

progressivement et mes « singeries » s'estompent grâce à cette pommade.

Sachant qu'il ne s'agit que d'un répit, je me présente donc « fesses premières » à mon toubib qui me confirme qu'il faut effectivement me faire opérer (mais « pas à chaud »), tout en me prescrivant quinze jours sous antibiotiques. D'une manière conviviale, il me demande alors si cela va ? Ce à quoi je lui réponds que je préférerais être au premier rang du prochain loto ! « Je ne vous promets pas la lune, mais je peux vous aider avec des anxiolytiques... »

- Non, merci, je préfère mon Pastis antidépresseur et c'est incompatible avec, n'est-ce pas ?

- Comme vous voudrez, mais voici mes recommandations pour votre chirurgien !

Malgré ma pleine confiance envers ce praticien honnête qui ne me promet donc pas la lune, il va quand-même me la faire raboter !

Bon, de toute façon, depuis le temps que ça me gratouille par-là, pourquoi pas !

N'ai-je pas donné déjà mon corps à la science, dès ma majorité ? Puis mon sang régulièrement, jusqu'au jour où je dois prendre un demi cachet de statine contre le cholestérol ! Je reconnais ainsi, que sans l'évolution de la médecine actuelle, je serai probablement déjà moribond...

Aussi, dans ma tête (au lieu de dramatiser), j'estime alors que mon corps leur appartient déjà, comme un don de ma personne insignifiante, mais solidaire de leurs efforts, tout en sachant que je peux peut-être Nous être utile quelques-temps encore, pour encourager le corps-médical à pouvoir continuer à produire ses « miracles » quotidiens, mais sans acharnement pour autant et en atténuant la douleur aux patients, ainsi qu'à leurs proches...

C'est pourquoi j'écris aujourd'hui cette sorte de « fessicul », non pas pour me plaindre, mais pour disséquer les étapes à franchir pour un patient-impatient de guérir, même si je dois tortiller desfesses, comme Jerry Lewis dans « Court après-moi, que je t'attrape » !

Acte 2

Opération

Evidemment, je n'ai donc pas donné suite à l'empressement de la clinique locale précitée et je prends alors contact avec un hôpital à proximité, que je connais déjà, pour y avoir fait soigner jadis ma fille. Ainsi, dès la semaine suivante, le chirurgien m'ausculte (le cul) et confirme qu'il faut m'opérer ! Aussi, un autre rendez-vous m'est imposé auprès de l'anesthésiste, pour me faire passer un électrocardiogramme, par l'infirmière du Service qui le remet aussitôt à la Doctoresse et celle-ci constate :

« Mais ce n'est pas mon présent patient » !

- On ne m'a pas appris à changer le nom, rétorque alors l'infirmière, sans s'excuser pour autant.
- Venez, je vais vous montrer comment faire !

Heureusement, la Doctoresse a su détecter l'erreur à temps me concernant, afin de m'éviter de ressortir peut-être du bloc : « les pieds devant » !

Malgré tout, je me sens plus en sécurité ici, qu'en la clinique locale, qui ne m'avait alors même pas parlé d'un entretien préalable avec leur anesthésiste, à moins que leur boucher n'ait prévu de me charcuter à vif ?

Loin de me la pêter pour autant, je rase les murs intérieurs de l'établissement pour y retirer ma convocation administrative, contre ma carte vitale comme il se doit. Et les choses n'y traînent pas, car la date de l'opération m'est déjà précisée pour la semaine suivante, en « ambulatoire », avec les consignes d'hygiène préopératoire...

Au suivant !

Mais j'accorde ma pleine confiance en cette « petite structure hospitalière », presque familiale, sauf en sa jolie blonde aux cheveux courts et jeune hôtesse d'accueil, qui a toujours autre-chose à faire (ou à papoter), que d'orienter les patients et visiteurs entrants ou sortants...

Je ne suis donc pas très entraîné (arrière) pour devoir « faire face » à cette intervention sur mes fesses, pourtant devenue nécessaire et m'interroge alors sur les éventuelles répercussions fessières quant aux mèches dont me parlait le pharmacien, comme une mise en garde du genre : va-t-on m'y allumer la mèche et m'exploser ainsi « le trou de balle », ou vais-je devoir danser du croupion durant plusieurs semaines ? Aurès-je le droit encore de pouvoir péter librement sans risquer d'allumer cette mèche ?

Bref, tout cela n'est pas très clair, mais je me couche néanmoins après ces pensées négatives, car j'ai la faveur de pouvoir m'endormir comme un bébé.

Puis le téléphone sonne le lendemain matin et c'est l'hôpital qui me réveille ainsi : « Votre intervention est un peu avancée, si vous pouvez nous rejoindre dans l'heure, à jeun et douché antiseptique ? »

- Bien, je serai chez vous dans une heure !

De toute façon, on n'a même pas le droit de s'en griller une avant, alors autant y aller tout de suite et je prends donc ma douche aseptisante, mais sans le café matinal.

Heureusement, ma compagne infirmière a pu prendre une RTT et m'y déposer comme ambulancière pour la circonstance, en me confiant ainsi aux autres mains du corps-médical :

J'évite alors le guichet « mauvais accueil », afin de ne pas perdre trop de temps à cause de sa blonde et rejoins donc directement le Service que je commence à connaître. Là, les choses s'y accélèrent, car je suis invité à me déshabiller entièrement et passer une sorte de blouse attachée au dos, puis dodo sur le lit dans « ma » chambre en face ! Ma tension et température y sont prises dans la foulée et je n'ai même pas le temps de finir ma page de lecture, qu'un brancardier me fait traverser tout le niveau, en passant auprès de la cafétéria (qui ne m'est pas permise encore), puis un ascenseur qui ne lui laisse guère de place non plus, pour arriver dans une salle où d'autres brancards occupés, semblent attendre je ne sais quoi ?

À peine le temps de remercier le brancardier pour la balade, qu'une infirmière d'âge moyen et un peu boulotte me tombe alors dessus, mais sans précipitation, heureusement, car le brancard n'offre qu'une place !

« Je vais vous piquer à la main pour placer la perfusion » !

- Une perfusion de quoi ?
- Disons, votre petit-déjeuner, faute de l'avoir pris !
- Donc, sans croissant ni café !
- Bon, je vais devoir vous repiquer ailleurs car la veine a glissé et vous aurez un petit bleu à la main !
- « Bien », vous faites combien de piqûres par jour ?
- Quinze à vingt, c'est selon. Voilà pour vous...

Puis ma piqueuse « se jette » ensuite sur une patiente du brancard suivant :

- Vous n'avez pas de veine d'avoir de si petits vaisseaux, je vais devoir vous repiquer ailleurs !
- Aïe !
- Désolée; voilà c'est fait et maintenez cette compresse sur votre main où un petit bleu anodin vous apparaîtra...

Mais pourquoi s'acharne donc-t-elle à nous piquer à la main où les veines ont tendance à rouler sur elles-mêmes et provoquer ainsi autant d'hématomes que d'essais, au lieu de piquer directement où c'est plus stable? Pourtant, elle ne manque pas d'entraînement, à force de devoir piquer en deux fois = 30 à 40

piqûres/jour ! Une vraie quêpe celle-là, sauf de la taille.

J'avoue qu'en tant que patient, je suis impatient aussi, mais de guérir et non pas de souffrir ! D'autant que c'est grâce aux malades que la médecine évolue, sinon nous en serions encore à l'époque de Molière : « Le poumon, le poumon vous dis-je... » !

- Mais je suis venu pour un furoncle, Docteur !
- Et vous fumez ! Le poumon, le poumon !!
- Et je bois aussi « un peu », d'où mes hémorroïdes.
- Ah, je vous le redis : le poumon et la cirrhose !
- Mais je bois rarement du rosé, sauf...

- Rosé, blanc ou rouge, c'est du pareil au même : le poumon et la cirrhose au rouge vous quettent !
- Et pour mon furoncle fessier, Docteur ?
- « Mon cul » votre furoncle, c'est d'abord le poumon et la cirrhose en blanc ou rouge à traiter.
- Mais vous pensez que j'ai une chance, Docteur ?
- Avec votre « cul bordé de nouilles », oui : au Loto !
- Et pour le poumon, je pourrai refumer quand ?
- Quand je vous les aurai retirés, vous ne fumerez plus du tout, croyez-moi !
- Et pour l'alcool, Docteur ?

- Vous n'en aurez plus besoin non plus dans votre état, mais le poumon d'abord !

Bon, pardonnez-moi cette bouffonnerie guère digne de Molière, mais que j'écris sous forme de « piécette en 3 actes médicaux » et je reprends donc la suite chronologique de ce « fessicul » :

Voilà « ma boulotte » qui déboule pour m'inviter à ingurgiter un tout petit cachet blanc, à l'aide d'un peu d'eau au fond d'un gobelet :

« Voici votre pré-anesthésiant pour vous détendre et je vois que votre main bleuit, comme prévu » !

- Ah, bon, merci quand-même !

A croire que son comprimé fait déjà effet, car ce n'est pas tout à fait ce que je pense alors...

Je me détends donc, puisque je n'ai rien d'autre à faire ici et que ma lecture en court est restée en chambre, profitant que cette salle soit redevenue silencieuse...

Puis mon brancard bouge un peu, sur lequel quatre têtes se penchent soudainement sur moi, dont un Joli et jeune visage féminin qui se présente alors comme étant mon anesthésiste. Le cachet ayant amplifié ses effesses, je pense donc que si je dois être réanimé, autant que ce soit par son « bouche à bouche » et plus, si affinités...

« Je vais devoir vous reposer quelques questions auxquelles vous avez déjà répondu depuis ce matin. »

- Bien, je vous écoute (en la regardant dans ses yeux noisettes, à croquer) !
- Vos noms, prénoms et date de naissance ?

Même ensuqué comme je le suis alors, je pense que c'est plutôt bon signe, pour ne pas remplacer un cardiaque, comme lors de l'électrocardiogramme. Puis :

- Vous venez vous faire opérer de quoi ?

Bonne question qui répond aussi à la précédente et l'occasion de préciser que ce n'est pas pour « le poumon », ni le foie ! Mais j'ai la foi en ce Service et j'ai déjà prié Saint Camille (patron des malades). Pendant cette rapide réflexion ou délire, je

reconnais mon chirurgien unique et préféré qui me sourit sous son chapeau vert. On dirait que je suis leur bébé de 65 ans, tellement ils me regardent tous ainsi, tendrement. C'en est émouvant au point de ressentir mes yeux s'humecter et ne plus pouvoir parler, mais je retiens ce bref moment, comme une photo prise à jamais en ma mémoire devenue pourtant floue. Dans ce bref portrait aux quatre têtes bien remplies du savoir médical et qui vont donc m'opérer dans les minutes qui suivent, je perçois en un flash le Serment d'Hippocrate qui les unit et m'offre alors à eux, corps et âme. Ensuite, mon esprit divague tellement que j'en pleure de l'intérieur, non pas encore de douleurs ni de craintes, mais de leur tendresse préopératoire ! Y'a pas photo et c'est dommage que l'on ne

puisse pas la développer celle-là, comme dédiée au Corps Médical...

Puis le brancard, le charriot, le lit ? Je ne sais plus, roule doucement, en passant par une double-porte vitrée et une autre encore, en tournant autant que dans ma tête, jusqu'à une drôle et lugubre pièce où il semble s'y arrêter de lui-même, sous des sortes de projecteurs éteints ! Est-ce déjà la morgue, pour qu'il y fasse aussi froid ? Et comme une réponse de l'au-delà, l'infirmier que je revois alors, me précise : « Il ne fait pas chaud ici, pour la non-prolifération des microbes, bactéries et autres virus, mais je vous mets une couverture-chauffante » et un souffle salvateur y répand la chaleur. Puis il me prend le bras droit et l'allonge sur une gouttière pour m'y attacher (une sorte de rigole qui ne me fait pas alors

rigoler, les bras ainsi en croix) ! Et le peu de lucidité qu'il me reste, me fait quand-même penser: qu'il devrait attendre l'anesthésie générale pour me ficeler ainsi comme un martyr, car ce n'est pas un bon stress, même si je croie en notre médecine moderne. Ensuite, c'est mon anesthésiste brune qui m'indique: « Je vous mets le masque à oxygène ! » qu'elle me dit !

Pas encore KO, je trouve alors bizarre qu'elle me plaque ainsi un masque plutôt adapté à la réanimation ?
« Respirez profondément et doucement » !

Je respire donc docilement, mais ce masque à « oxygène », quand-même ?

D'autant que l'infirmier hurle :

« Chirurgien, on est prêts » ! Et l'anesthésiste de répéter :

« Respirez encore, doucement et profondément » !

Mais qu'est-ce qu'elle m'envoie celle-là, du gaz montarde ? Et elle réajuste le masque, en plus ! Bien-sûr que je respire, sinon je serai déjà mort, non ? Au fait, je suis peut-être déjà sur le billard et j'aurai donc les boules ? Telles furent mes dernières pensées au bloc...

Elle a donc réussi son coup du soi-disant « masque à oxygène », mon anesthésiste « de mes fesses », mais cette menteuse ne gère pas tout :

Car je perçois alors une forte lumière en ce lundi 9 mars 2015 vers onze heures et j'ai comme l'impression bizarre, que mon corps vient se coller au plafond et ainsi, voir l'infirmier me retourner sans

ménagement ! C'était bien la peine de m'attacher sur le dos avant l'anesthésie et j'aurai pu lui dire, si on m'en avait laissé le temps. Il paraît que c'est la sensation que ressentent les patients ayant vécu une EMI (expérience de mort imminente), ou NDE (en anglais), pour les lecteurs de « la vie après la vie » du Docteur Raymond Moody. Mais je ne suis pas encore mort, puisque je vois l'infirmière me colorier les fesses avec sa Bétadine aseptisante ! C'est plutôt réconfortant, mais pas très esthétique, pour le peintre-décorateur que j'étais avant ma récente retraite. Bien, je devine que c'est le chirurgien qui s'approche, vu du haut de son chapeau vert et qui s'adresse alors à l'infirmière :

- Bistouri 10 !

Elle lui tend donc l'instrument, mais je n'arrive pas à voir son visage, à cause du bonnet. Peu importe, le principal étant que ce ne soit pas un scalpel (utilisé à la morgue), ce qui me confirme que je suis toujours vivant !

- J'incise ! qu'il dit le chirurgien et il y va fort je trouve alors, car il me découpe une bonne tranche de ma fesse droite, sur plus de cinq centimètres !

Heureusement pour moi : « Même pas mal », comme disent les jeunes aujourd'hui. Puis :

- Bistouri 15 ! dit-il à l'infirmière aux aguets.

Et il m'en redécoupe une autre tranche, plus fine mais plus longue ! Cela ne s'arrange pas me semble-t-il, mais toujours « même pas mal ». Et :

- Bistouri 10 !

Ce n'est évidemment pas celui de la précédente brochette, que l'infirmière lui tend et je trouve que l'on revient enfin à de meilleurs sentiments à l'égard de mon postérieur, même si une autre lamelle de chair pend encore à cet instrument ! Et je vois mon cul qui rigole, en vibrant de la muqueuse, comme pour me dire « même pas mal » !

Pendant ce temps, l'anesthésiste a dû s'endormir aussi, car je ne l'ai plus revue

depuis son « Masque à masquer l'Oxygène » ? Alors que l'infirmier semble prêt à me re-retourner comme une crêpe et peut-être même de m'attacher encore ? Mais pas de sueurs froides pour mon chirurgien, malgré les 15° seulement du bloc et affairé à m'éponger un peu de sang avec la compresse que lui tend l'infirmière, puis disposer la fameuse mèche dont parlait mon pharmacien et panser, ou penser qu'il a dû me retirer quand-même un sacré jambonneau et se dire que « c'est bon pour ce cochon » ! Puis il s'éloigne du bloc et la lumière s'éteint...

Me voilà soudain revenu dans le noir absolu, en pensant ou rêvant : Quelle merde cette histoire de trou du cul, alors que l'on parle de lumière au sortir du tunnel spirituel !

Acte 3

Post-opératoire

En « ambulatoire » les choses ne traînent pas : car à treize heures de ce même jour, j'émerge en salle de réveil, comme après une bonne nuit reposante ! Puis lorsque je m'assois sur ce drôle de lit métallique, je sens alors une sorte de coussin sous mes fesses ? En reprenant ainsi mes esprits, je palpe donc mon postérieur tout en comprenant que je venais effectivement d'être opéré. « Même pas mal », juste un petit pincement fessier, alors qu'un infirmier de passage m'ordonne : « Restez couché, Monsieur » et que j'entends mon « moniteur » qui clignote au rouge (en me retournant pour le voir de plus près). Pourtant, rien ne me semble alarmant, malgré cette alerte et me rassieds-donc, en m'appuyant sur mes coudes dès que l'infirmier est passé et constate qu'il y a

moins dix autres lits alignés en cette salle de réveil, dont la moitié occupés, ainsi qu'un grand berceau métallique aussi, aux barreaux jaunes: Dedans, un petit braille, malgré la présence de celle qui me semble être sa mère, à proximité. N'ayant rien d'autre à faire ici, j'en appelle à Saint Camille pour qu'il reconforte ce petit, moi qui ne souffre pas, ou pas encore du-moins. Puis sa maman lui parle doucement et le bambino se calme soudainement, comme si je berçais aussi ce gamin dans mes bras, mentalement. Merci pour lui, St. Camille!

« Restez couché, Monsieur! », m'ordonne encore alors une infirmière, de passage aussi et me « recoude » donc dès qu'elle me tourne le dos, en pensant: beau fessier celle-là, en bien meilleur état que le

mien ! Puis, même si je n'ai pas mes lunettes sur moi, je vois de loin le visage d'une jolie brune qui semble émerger de son lit, ce qui me provoque un petit pincement aux fesses (et non pas au cœur, puisque je suis le bon patient, grâce à l'anesthésiste en préopératoire) et le « Restez couchée » lui est alors adressé aussi...

Soudain : « Réveillez-vous, Monsieur ! » crie une infirmière, puis encore : « Réveillez-vous, Monsieur !! », mais ce n'est heureusement pas pour moi, même si c'est juste en face, au bout de mes pieds, vu d'ici. Serait-ce un patient trop impatient d'en découdre et qui part ainsi « les pieds devant » ? Ou mon sosie à l'électrocardiogramme qui serait cardiaque ? En attendant le verdict, c'est tout le dortoir qui est ainsi réveillé par les

cris répétés ! Puis le pauvre bougre finit enfin par balbutier quelques mots et tout redevient calme. Sauf que mon infirmier du « couchez-vous », « m'arrache » alors les fils me reliant au moniteur, ainsi que mon brancard qu'il fait rouler à vive allure, en marquant deux virages sur deux roues façon les jeunes en scooter, mais sans faire cabrer le lit, heureusement !

Après ce « levez-vous » expéditif, un nouveau et jeune brancardier me fait traverser l'étage de l'hôpital, puis l'ascenseur et re-cafétéria (sans y avoir encore droit) et me revoilà à la case départ : ma chambre attitrée.

J'y reprends alors la suite de ma lecture matinale, ayant récupéré mes lunettes, jusqu'à ce que deux jeunes et

jolies infirmières me tombent dessus quelques minutes plus tard. Même si j'en porte alors la tenue, je n'ai pas encore recouvré la forme de DSK et me contente donc du « test du levé », après prise de température (sur le front seulement, malheureusement !) et autre tension, avant de vérifier si ma culotte est propre, par un : « Je vais aussi contrôler votre pansement » ! Puis s'en vont...

Après quelques pages de mon livre en cours, re « toc-toc » vers quatorze heures et il s'agit d'un déjeuner qui m'est présenté sur le plateau-lit : Yaourt, flan et un petit pot de compote, avec une madeleine au cas où cela me donne envie de pleurer ? Au contraire, je pensais avoir raté l'heure du repas et ingurgite donc ces trois petits pots (leur contenu), puis la madeleine et

relecture quelques minutes, jusqu'à ce qu'une des infirmières revienne (la blonde) et reprenne ma température, tension et toujours cette manie de devoir venir regarder encore mon derrière !

Ainsi, je n'ai guère avancé ma lecture que de dix pages en deux heures, mais je reconnais que lesynchronisme de cet hôpital y est réglé comme une horloge ! Afin de me dégourdir les jambes et le reste, je m'organise une balade « pipi », non sans accompagner mon portique-roulant de la transfusion et croise alors une autre éclopée qui sort des toilettes, limitrophes heureusement, avec son attirail sur roulettes aussi et en me demandant si elle a eu assez de longueur de tuyaux, pour s'y assoir ? Pour mon cas, ce sera suffisant. De toutes façons, en « ambulatoire », je n'ai

quère le temps de lui souhaiter : « Bienvenue au club » et à peine revenu de ma virée locale, j'aperçois l'autre infirmière (la brune) qui m'interpelle alors : « Vous pouvez vous rhabiller et quitter la chambre pour rejoindre la salle d'attente en face, où le chirurgien vous appellera » !

Maintenant qu'elles ont toutes vu l'état de mes fesses, je vais donc me faire rhabiller et devoir patienter deux « bonnes » heures, à me dandiner dans les couloirs, faute de fauteuil plus moelleux pour mon cas. Mais je ne me plains pas, car paradoxalement, le pincement fessier au réveil s'estompe, alors que l'anesthésie diminue aussi. A proximité de la salle d'attente, une jeune asiatique accrochée à son portable, ainsi qu'à sa perfusion

roulante, éternue régulièrement en réveillant ainsi mon mal de gorge attrapé aussi au bloc ! Et à force de me balader, je croise enfin mon chirurgien qui me tend alors l'ordonnance pour les soins, ainsi que la feuille de consultation postopératoire :

- Merci Docteur, vous avez eu la main souple, je n'ai rien senti !
- Heureusement !!
- Rendez-vous le 2 avril donc ! C'est mieux que le 1^{er} avril !! Je peux manger ce soir, Docteur ?
- Bien-sûr !
- Et fumer aussi ?
- Eh oui, aussi !!
- Merci encore !

Puis il a disparu au fond du couloir et sa journée ne me semble pas terminée :

« chapeau l'artiste », même si je ne sais pas encore comment il a re-sculpté mes fesses ? Aussi, comme lui, j'accélère le pas dans la mesure où mon fessier le permet, pour sortir au plus vite m'en griller une, en marquant un sourire (ou une grimace) à la blonde de l'accueil (à qui je présenterai bien mon cul, s'il était en meilleur état), puis le sas de sortie s'ouvre vers dix-huit heures pour mon premier cigarillo de la journée, genre urgence aux urgences !

Préalablement, j'ai pu faire téléphoner à ma compagne et donc « personne de confiance », pour qu'elle veuille bien revenir me chercher, où elle m'avait déposé le matin. Et ma fidèle infirmière-ambulancière (pour l'occasion), d'arriver avant-même que mon cigarillo ne se soit consumé :

- Comment ça va ? Me demande-t-elle alors.
- « Même pas mal » !

Néanmoins, je m'installe doucement sur le siège-passager, en m'aidant des bras pour soulager le poids de mon corps sur le postérieur, afin de ne pas appuyer sur mon nouveau « trou au cul », car mon matelas-fessier naturel est moins rembourré depuis l'intervention et que je n'ai jamais été fessu. Une fois installé ainsi, je dois rallumer mon cigarillo qui s'est donc éteint entre-temps. Aussi, je descends ma vitre pour aérer l'habitacle, façon masque à oxygène de mon anesthésiste de mes fesses, mais à la nicotine, cette fois-ci...

Pour authentifier cette présente et littéraire « Nouvelle de mes fesses », sachez que notre véhicule en question est officiellement immatriculé WC ! (Prédestiné, non ?)...

Sitôt arrivé au domicile, je me jette sur un 10Z (Z doses de 51), pour m'aider à anesthésier ce petit picotement fessier persistant et accentué lorsque je m'assois, à l'heure d'un dîner festif et non plus « fessif », comme ce pseudo-déjeuner à l'hôpital où j'ai été néanmoins bien traité ! Après ce fessetin, je termine alors cette soirée fessetivale (à cause de qui vous savez maintenant), sur un coussin improvisé pour lire plus confortablement mes mails à l'ordinateur. Puis dodo (sans « la saumure », ni ses hôtesse de charme

évidemment), car les fessetivités sont terminées pour cette journée bien remplie, moins mon jambonneau me manquant au croupion et qu'il va donc me falloir régénérer...

La nuit portant conseil, je prends alors la résolution de mieux m'alimenter, comme me l'a prescrit ma compagne devenue ainsi mon infirmière à domicile, même si les soins quotidiens sont prévus au Centre Médical local, où exerce aussi mon médecin-traitant. Après un sommeil apaisant et probablement soulagé aussi par les suites de l'anesthésie, le réveil ne m'est pas douloureux et peux même aller aux toilettes en y desserrant les fesses, non sans perdre la mèche, puis le pansement intermédiaire ! Aussi, après un café matinal ainsi bien mérité (faute de celui

de la veille), je tente d'y voir de plus près l'état de mon postérieur, à l'aide du petit miroir de la salle-de-bains: Mais quelle stupeur et peur aussi, que d'y constater un cratère fessier presque aussi gros qu'une souris d'ordinateur! Ce chirurgien m'aurait-il pris pour un rat de laboratoire, ou m'aurait-il maltraité à la chevrotine au calibre pour sanglier? J'ai alors faillit en tourner de l'œil, avant de rabattre le pansement supérieur sur mon postérieur, alors que j'ai toujours cru jusqu'ici et comme tout le monde: « Qu'on ne pouvait pas nous y faire un deuxième trou »!

En attendant les soins infirmiers fixés pour l'après-midi, je me contente (mais pas content), d'effectuer quelques besognes me permettant de rester debout

(par peur d'aggraver mon cas en position assise), entre autres par du repassage...

Heureusement, quelques heures plus tard, le Cabinet Médical constate que tout semble normal, malgré ma frayeur matinale et pratique alors les premiers soins, puis m'applique un nouveau pansement. Enfin tranquilisé par ce verdict médical, je m'en retourne sans trainer au domicile allais-je dire, mais plutôt d'un pas lent pour ne pas que mes fesses jouent de la cymbale entre elles et me « fessent » danser ainsi, sur un air de castagnettes. Car, même si cela chatouille plus que ça me gratouille, ça m'emmerde quand-même de devoir marcher comme un petit vieux et surveiller depuis chacun de mes pas pour ne pas jongler avec mes deux trous de balle...

Ainsi, l'anti-douleurs prescrit par le chirurgien ne m'est donc pas encore utile, puisque ces petits pincements restent supportables, mais en veillant néanmoins à effectuer le moindre geste d'une manière à m'éviter de chahuter la plaie, y compris en enfilant mes chaussettes, de me moucher ou de tousser et surtout de ne pas éternuer (ce qui provoque alors un courant d'air de 150 kms/heure qui se transmet directement au postérieur, comme un pet involontaire mais puissant comme une tornade : « irruption impétueuse », selon le dictionnaire Hachette 2010, mais au figuré). Ne pouvant évidemment pas vous proposer de venir vérifier l'état de mes fesses, imaginez un cratère de volcan prêt à l'éruption du prochain pet à la même odeur de soufre, quand la chair s'y restitue. Voilà

donc le sombre décor de l'ex peintre-décorateur que j'offre aux cinq infirmières que j'ai sur le dos (une par jour seulement, heureusement), dont ma compagne et infirmière aussi, qui en a vu d'autres : fesses !

Quant aux problèmes de devoir aller aux toilettes, c'est tout un cérémonial avec mes deux trous : soit je pousse un peu et c'est la fameuse mèche qui y glisse aussi, ou bien je risque de remplir le pansement ! L'entre deux (fesses), consiste alors à décoller le bord du pansement, puis de se concentrer sur l'orifice naturel en « serrant les fesses » mentalement, mais cela ne marche pas à tous les coups, même avec de l'entraînement ! Dernière solution pour évacuer le derrière : décoller un peu le dit pansement et se laisser aller

naturellement, genre advenue ce qu'il pourra, mais ça ne fonctionne qu'une fois sur deux. Evidemment, il vaut mieux ne pas souffrir en plus d'une gastro ou autre diarrhée qui viendrait compliquer fortement l'intervention WC et nécessiterait alors une bonne douche après et devoir repeindre les toilettes d'une deuxième couche (comme disait Coluche), alors que je suis en « arrêt de travail » Quelle merde ! Tout cela prenant des lustres et que je ne suis pas naïf au point de « prendre des vessies pour des lanternes », avant-même de pouvoir m'essuyer et me laver, mais à-l'envers (aux deux sens du terme) ; j'en parle donc à mes infirmières dévouées qui se sont alors concertées pour trouver une solution, en me prescrivant un

nouveau pansement, mieux adapté aux commodités. Merci !

Entre-temps, mon médecin-traitant est passé me voir : les fesses, comme promis et en me précisant que ces soins sont 90% de la guérison ! Je veux bien le croire, même si :

Tout se passe presque sans problème en cette première semaine de soins, car la nouvelle mèche tient bien et ne se comporte plus comme un pétard à retardement, prêt à m'exploser le derrière au premier pet et allumer le feu au gaz ainsi commis, en embrasant alors la cicatrice comme un feu d'artifesses ! Idem pour prendre une douche avant les soins, grâce au pansement qui plaque mieux la mèche et donc plus étanche que le précédent, même si je préférerais mes bains relaxants qui ne me

sont pas encore permis. Car la plaie diffuse encore normalement une fibrine qui m'est de plus en plus douloureuse aux nettoyages quotidiens, malgré « le doigté » expérimenté de mes infirmières respectives, qui me précisent alors que c'est le processus de cicatrisation.

Paracétamol aidant, je reviens donc aux soins quotidiens pour la semaine suivante, non sans y resserrer alors un peu plus les fesses, quand elles me font danser quelquefois, au rythme de leurs compresses qui me grattent alors la plaie comme au papier-de-verre! Pourtant, elles mouillent (je veux dire: imbibent au sérum) suffisamment celles-ci, afin que mon seuil de la douleur ressentie ne dépasse pas les 3 sur 10, avec de brèves pointes à 6 ou 7 quelquefois, mais qui heureusement ne

durent pas. Le problème étant que ces « frottis » me pincnt encore les fesses durant les heures suivantes !

Ainsi, j'ai pris la mauvaise habitude de m'auto-anesthésier à l'éthanol 10Z (Z Pastis 51), dès le retour des soins et donc à la place du paracétamol, en attendant de pouvoir m'asseoir enfin confortablement, pour déjeuner après les effesses de cet apéro et à l'aide d'un moelleux coussin rembourré. Puis les actualités télévisées prennent le relais avec leurs mauvaises nouvelles, me faisant alors penser qu'il y a malheureusement et évidemment plus à plaindre que moi ! Et enfin, je mange néanmoins de bon appétit, afin de régénérer mon jambonneau-fessier me manquant douloureusement, en patient-impatient

sachant que mon rôle est de guérir rapidement et non pas de me lamenter sur mon propre sort qui reste tellement banal, au regard d'un cancer du côlon ou autres maladies autrement difficiles à soigner !

Mea-culpa pour toutes ces pleurnicheries relatées en ces précédentes lignes, même si je me suis naturellement efforcé d'y mettre un peu de fantaisie à la limite du lisible, mais surtout pour ne pas dramatiser, comme une sorte de thérapie me permettant de prendre mon mal en patience et peut-être aussi d'aider un peu la médecine que j'honore ici, malgré mes bouffonneries, mais sous forme d'un témoignage « vécul » par mes fesses, dont ce mémorable jeudi 2 avril 2015, quand je suis convoqué par le chirurgien pour vérifier la cicatrisation en cours :

Je me renseigne donc à l'accueil de l'hôpital, car ce n'est pas « ma » blonde au guichet ! « Allez d'abord à la caisse, puis tout droit aux consultations » me répondit immédiatement l'hôtesse...

Après cette formalité administrative, il me reste un bon quart d'heure que j'accorde à Saint-Camille, dans la Chapelle au premier étage, afin de le remercier pour son aide et soutien spirituel, quant à cette précédente intervention chirurgicale qui s'est donc opérée dans de bonnes conditions en ces lieux. Puis aux dix heures-trente convenues, le Docteur me reçoit pour m'ausculterLe cul (comme ce terme l'indique) et d'y constater alors que tout y est en ordre et presque rétabli, en répondant ainsi à ma muqueuse anale qui

lui sourit d'elle-même, puisque je ne peux pas le voir de face, mais que de fesses !

Vient ensuite son assistante et infirmière attitrée, pour refaire le pansement : mais elle m'arrache alors littéralement la « peau du cul », tout en m'autorisant à crier si cela me fait mal ! En échange de bonnes intentions, je lui propose mon échèle de douleurs à laquelle elle n'hésite pas à « me » monter jusqu'aux 7 sur 10 et voir plus sans affinité, si je ne lui avais pas alors demandé un peu de répit... Le temps que ma sadique change de « racloir », j'en profite pour lui préciser que je n'ai pris que 500mg de paracétamol et que si elle voulait bien mouiller un peu plus (au sérum évidemment), la pilule me serait moins amère. Mais rien à y faire et cette acharnée continue donc à me torturer (probablement

à cause de son mari, amant ou autres ?), jusqu'à ce que j'invoque la Vierge-Marie en tant que chrétien et à qui je demande de bien vouloir abréger mes souffrances, même si je les dédie aussi à son fils, pour le soulager de sa croix perpétuelle ! Soudain, comme pour le bambino précédemment cité en salle de réveil : « Bon, on va arrêter là et je referme. » Merci Sainte Marie, Saint Camille, Saint Jean-de-Dieu (patron des infirmiers et infirmières).

Malgré sa promesse de m'administrer encore 500mg de paracétamol (pour un retour plus confortable), je me rhabille rapidement et prends alors la fuite, sans attendre le cachet...

Heureusement, le chirurgien ne trouve pas nécessaire de me revoir (ni son

assistante donc, qui a du se croire au bloc avec moi, pour me faire danser ainsi et sans l'anesthésiste aux yeux noisettes, à croquer). Puis je m'évade du cabinet médical qui sent fortement l'alcool et je peux même zapper la blonde de l'accueil, pour sortir presque en courant et m'en fumer enfin une en attendant: mon éthanol 102 anesthésiant...

Ainsi, j'ai hâte de retrouver demain vendredi, mes infirmières respectives, car cette précédente « garce » m'a fait endurer plus de sévices en cinq minutes à elle-seule, que mes quatre intervenantes en trois semaines de soins !

Néanmoins, je me suis toujours efforcé d'épargner aussi le « trou de la Sécurité », grâce aussi à ma compagne et infirmière

*devenue « à domicile » pour ses soins
particuliers...*

Du même auteur, à TheBookEdition :

- ~ « **Cherche un Espoir !** » 2012
- ~ « **Harcèlement moral :
l'antidote !** » 2013
- ~ « **La Grosse Merde !** » 2014

